

LES MURS DU DÉBILE

René LAFFITTE

Je viens de terminer « Les murs de l'asile » de R. Gentis. On en ressort en sueur, comme d'une de ces aventures où on a l'impression d'avoir frôlé quelque chose de capital, d'universel, où on a vraiment eu peur. C'est peut-être parce que c'est dit simplement, que ces phrases vous assaillent à jet continu, fulgurantes comme des traits de pureté brûlante, carroussel lancinant qui s'écrase souvent sur le blindage grisaille de votre conscience et bonne morale.

Mais on peut être en sueur pour différentes raisons, et de différentes façons. On peut être facilement révolutionnaire et généreux à l'égard du fou, et en paroles, tant qu'on n'a pas touché de près ou de loin, d'une façon ou d'une autre à la folie, à l'asile.

Qu'un de nos proches soit fou, qu'on ait eu affaire à un fou, qu'on ait eu affaire avec un psychiatre, un infirmier, un presque fou, et tout change.

Et puis, la folie nous rappelle trop ce qu'on est pour qu'on en parle à l'aise. Il vaut mieux voir les fous isolés, ne pas les voir, les soigner, faire la quête pour eux, même, ou tout simplement écrire un article sur la folie. Là, on maîtrise les choses, on leur fait dire ce que l'on veut, la conscience s'apaise, on peut s'occuper alors à devenir révolutionnaire.

Mais la folie n'est qu'un aspect de la bonté ségrégative du monde.

Si je suis en fermant le livre, c'est surtout parce qu'on pouvait changer le mot fou par le mot débile, le mot asile par le mot établissement spécialisé, troquer au marché de la confiance le groupe « il faudrait le soigner » par le groupe « relève de la classe de perfectionnement », penser d'une façon terriblement logique que l'homme n'est qu'un enfant.

Et si tout se tenait ?

Et si les bleus et les verts étaient vraiment mêlés dans la galaxie humaine ?
Je préfère en venir au fait...

Tout n'est pas gagné, loin de là. Le petit débile tout comme le fou gêne. C'est lui qui rend faillible notre enseignement, c'est lui qui nous braque ingénument la vérité blessante qui meurtrit, qui empêche de dormir, de croire à la sainteté, à la séparation des bons et des mauvais.

Le petit débile, il est bien utile pour ranger tous ceux qui comme lui nous ont mis en échec, ont balayé notre équilibre basé sur des vérités mal empilées, et des reproches aux autres, cachés sous des rideaux bien décorés.

Le petit débile, il a crié chaque jour, ne serait-ce qu'avec ses yeux glauques et sa bouche béante, qu'on continuait de croire en réalité à la promotion, à la valeur, à la supériorité, à la connaissance, à la culture (qu'on va même dans certains cas prétendre populaire pour se justifier et rêver d'un chômeur poète descendant les marches d'un planning de contrôle) où la bonne conscience est achetée par de bons crédits d'équipement, ou par des chèques signés au dos d'un bulletin de vote.

Le petit débile, il s'est assis en imposteur au banc de la classe « normale » (ou de la classe moins « anormale »), et de son banc, il a signé de sa dyslexie le contrat de vie commune, puisqu'on ne s'est pas décidé à l'écouter, à comprendre (ou à vouloir dire qu'on comprenait) que si sa mère l'avait « moins aimé », ne lui avait pas demandé d'être ce qu'elle aurait aimé être, n'avait vraiment pas eu peur qu'il change, il aurait pu écrire son texte libre...

Mais accepter de le comprendre, ça comportait des dangers.

Après tout, on peut être une mère, un père ; et puis on a eu une mère et un père après tout ; l'histoire du petit débile, elle nous rappelle une certaine histoire que certains intellectuels, en parlant des autres, nomment histoire personnelle.

Le petit débile, on s'en est quand même occupé, non ?
Après tout ce qu'on a bavé, surtout s'il n'était pas une statue et qu'il foutait tout en l'air de notre classe admirable, on ne peut rien nous reprocher.

Un seul petit débile qui met une classe en l'air, enfin quoi ! Il n'en a pas le droit, convenons-en !
D'abord, s'il met la méthode, la classe (surtout la classe où est le maître) et tout en l'air, c'est qu'il est débile. (Demandez autour de vous, à des enseignants ce qu'est un débile, et on commencera par dire : « c'est un enfant qui... ». Les adultes, eux on les appelle des « fous » quand ils gênent, et si on vous trouve une définition du débile qui vous empêche de dormir, dépêchez-vous de la révéler, c'est qu'une révolution se prépare.)

On préfère penser qu'en mettant quinze débiles ensemble ils ne détruiront pas la classe. Et puis, de toute façon, s'ils la détruisent, on aura au moins épargné la sienne, et puis, des classes de perfectionnement, il y en a tellement que ça n'a pas grande importance...

Je connais tout un tas d'enfants qui avaient des troubles de « dyslexie », du comportement... et qui, si par malheur on avait commencé à s'occuper d'eux, seraient sans doute en classe spéciale. Ils ont suivi un « cursus normal », on n'entendit plus parler d'eux. (— une enquête insidieuse révélerait que les parents de ces enfants-là ont un certain niveau social, mais chacun sait que ce ne sont là que des fadaises, du connu—).

Que la grande majorité des enfants des classes dites normales, quand on veut les laisser peindre librement aient un « niveau de quatre ans », n'effraie que ceux qui s'occupent de l'accessoire. Ceux qui s'occupent de l'essentiel (c'est à dire la majorité) ne s'en soucient guère. Ils suivent en français, en calcul, en conduite ? Ça suffit.



Mais qu'ils se mettent aussi à bouger, à mal écrire, à mal compter, alors là, les tests vont rentrer en action, on va voir brusquement qu'avec les bonshommes qu'ils dessinent, il faut vraiment les soigner. On parle alors de paranoïa, de schéma corporel, de dimorphisme sexuel...

Il n'est pas question de rejeter en bloc ces types d'investigation, mais de s'apercevoir qu'ainsi, à la place de l'écouter, de l'entendre, de voir à travers ses manifestations une sorte de langage, on le fige, on le maintient dans sa débilite et tout le lui confirme : les

termes spéciaux, les tests, les rééducations... Il n'en sortira jamais à ce rythme-là... Et c'est ce qu'on veut, car il met en danger pas mal de croyances, de choses bien établies, mine de rien. Alors qu'en étant débile, tout s'explique...

Si quelqu'un vous dit qu'un débile peut parler des protozoaires avec autant d'assurance qu'un bon élève de cinquième, si quelqu'un vous dit qu'un débile sait écrire trois pages avec une ou deux fautes seulement, sans rien connaître au participe passé, si quelqu'un vous dit qu'un débile est capable de ne plus jouer au dyslexique et de vous parler de sa dyslexie comme d'une partie de pétanque, et qu'il pourrait vivre avec des « normaux », normalement, sans les contaminer, ne le croyez surtout pas, ou alors c'est qu'il s'agira de faux débiles, de toute façon, celui qui dit tout cela fait du mauvais esprit...

Pourtant, on peut réagir, on peut crier de supprimer les classes de perfectionnement, et prétendre avec la conscience en paix, qu'il faut lutter et supprimer la ségrégation en faisant vivre les débiles dans un C.E.S. comme tout le monde avec des sanglots démocratiques dans la voix...

Je ne crois pas que cette nouvelle religion ait plus de chances d'être efficace que l'ancienne.

Le fait qu'un débile veuille enfin apprendre à lire à 13 ans parce qu'il a découvert que sa jumelle était une fille comme sa mère, le fait qu'un « instable » parfait aide les autres à organiser la classe et à respecter les règles de vie établies en commun, n'a rien à voir avec cette ségrégation-là, avec la valorisation du métier d'enseignant, l'augmentation de son salaire, le fait qu'on dénonce la mauvaise rentrée, le fait qu'une certaine catégorie d'enfants apprennent à lire par la méthode naturelle de lecture, le fait que les S.E.S. soient ou ne soient pas dans un C.E.S., en dur ou en préfabriqué... Ce n'est pas plus important ou moins important, non, c'est à part...

Tant qu'on parlera de mauvaises cuvées, de débiles, d'instables, tant qu'on parlera de « ... à plus forte raison dans ces classes-là... », tant qu'on épurera les classes, tant que la connaissance et la culture orneront les revers des cols, tant qu'on sera content qu'un élève réponde à ce qu'on aurait aimé être, tant qu'on continuera de refuser de comprendre qu'on peut dire quelque chose en boudant, en gesticulant, en refusant d'apprendre à lire, tant qu'on créera des conditions spéciales, tant qu'on feindra de croire que les instituteurs ont autre chose à faire que le bouche à bouche à des petits asphyxiés, tant qu'on appellera naturel ce qui ne nous dérange pas, et perturbé ce qui nous gêne, ou malade ce qui nous ressemble trop, tant qu'un enfant ne pourra pas vivre en enfant, un homme en homme, parler, et être entendu, et compris... les poireaux et les salades pousseront en paix dans les jardins spéciaux des classes de perfectionnement.

Les instituteurs, eux, devront se spécialiser et être mieux payés pour justifier et expliquer le fait qu'ils ne deviennent pas fous au contact des débiles, alors, l'ICEM aura beau parler de la créativité, les débiles comme les fous resteront à leur place, la terre pourra tourner rond...

René LAFFITTE

Au flanc des coteaux, n° 30

34 - Maraussan

CAHIERS PÉDAGOGIQUES

Dans le n° 110, un dossier préparé par Glibert Walusinski :

"L'École en proie à la mathématique"

(L'enseignement mathématique en question — Oui, des pas en avant ! — Des obstacles ? peut-être pas, mais de vraies difficultés — Echos d'ailleurs ...)

Le n° : 4 F - à C.E.L. — BP 282 — 06403 Cannes